

U F U T A
Plumes d'or et d'argent 2025

Titre de l'ouvrage :

Retour tragique

Catégorie : Nouvelles

UTL participante :

UNIVERSITE du TEMPS LIBRE
en Haute Mayenne

Auteur de l'ouvrage : **Marcel FOURMOND**

Retour tragique

Gustave et Madeleine s'étaient rencontrés pour la première fois lors de la fête communale.

Madeleine était une payse comme on disait à cette époque, ce qui voulait dire qu'elle était de la commune ; Gustave venait de la commune voisine. Ils ne s'étaient jamais vus auparavant ; ou alors n'avaient pas eu l'occasion de se remarquer. En ce jour de fête, le bal populaire était installé sur la place. C'était ce genre de parquet couvert d'une bâche, qui se déplaçait à partir du printemps de village en village pour les fêtes, programmées de façon à ne pas se faire concurrence.

En ce Dimanche de Mai 1938 l'orchestre familial de trois musiciens y allait de bon cœur. Le père était à l'accordéon ; ses deux fils se partageaient le saxophone et la batterie. Il y avait foule sur le parquet. Les jeunes, mais aussi les moins jeunes et quelques mères de famille " venues pour surveiller leurs filles," s'étaient pressés pour payer leur entrée et recevoir sur le poignet le tampon qui attestait qu'ils avaient bien acquitté le droit d'être là.

La mère de Madeleine était de celles qui veillaient sur leurs progénitures. Elle gardait un œil quasi permanent sur sa fille. Dame ! Les mères ne disaient-t-elles pas à cette époque : "méfie-toi des garçons, ils sont malins ! "

Les choses se passaient bien, les valse, les tangos, les marches et autres se succédaient. Les musiciens mettaient une véritable ambiance. Madeleine enchaînait les danses, sa mère remarqua que régulièrement c'était le même cavalier qui venait la solliciter. Ce n'était pas pour lui déplaire ; le garçon semblait correct, il était grand, paraissait solide. N'ayant rien d'autre à faire, elle échafaudait déjà des suites à cette soirée tout en se disant : "il ne faut pas s'emballer, Madeleine vient tout juste de passer ses vingt ans."

Dans un angle du parquet, près de l'orchestre, un jeune ne quittait guère le couple de vue. Ce jeune, prénommé Roger, était de la commune et connaissait bien Madeleine. Ils avaient fréquenté la même école. Roger plus jeune d'un an, avait comme on le disait à cette époque, le béguin pour Madeleine. Bien souvent, il avait eu l'intention de lui manifester ses sentiments mais par timidité, il ne l'avait pas encore fait. Justement il pensait que ce bal allait lui en donner l'occasion.

Roger, voyant le couple évoluer et rester côte à côte entre chaque danse, rongait son frein, en se reprochant d'être trop timide. Assez dépité, il quitta le bal et se dirigea vers la buvette où il retrouva des copains. Pourtant, s'il avait pu lire dans les pensées de Madeleine, il aurait su qu'elles étaient très proches des siennes ; et cela depuis sa sortie de l'école. Comme il n'avait jamais osé faire une approche, même minime, elle en avait conclu qu'elle ne l'intéressait pas.

Vers 19 heures, l'accordéoniste annonça que c'était la dernière danse. Après un paso-doble final les couples se séparèrent. Gustave et Madeleine échangèrent quelques mots que la mère de la jeune fille aurait bien aimé pouvoir entendre. Après avoir partagé une dernière bise comme le voulait la coutume, ils se quittèrent.

Après avoir récupéré leurs bicyclettes entreposées à l'abri, sous le balcon de la mairie, la mère et la fille prirent la route pour revenir à la ferme, distante seulement de quelques kilomètres. Le travail, notamment la traite, les attendait. Le chef de famille était présent, mais fortement handicapé suite à une grave blessure et à une insuffisance respiratoire provoquée par les gaz d'ypérite lors de la guerre de 14-18 ; le pauvre homme faisait ce qu'il pouvait, mais n'était pas capable d'assumer seul les tâches quotidiennes.

Sur le chemin du retour, Madeleine était joyeuse. Cela n'échappa pas à sa mère qui ne put s'empêcher de lui poser quelques questions.

"Comment s'appelle le garçon avec qui tu as toujours dansé ? D'où est-il ? que fait-il ?

Madeleine ne se fit pas prier pour répondre à la curiosité de sa mère.

"Ce garçon s'appelle Gustave, il est de St Martin ; une commune un peu plus au sud. Il travaille à la coopérative agricole et vit avec sa maman

"Ah bon ! Et son père ? "

"Son papa est mort depuis deux ans"

La conversation s'arrêta là, cette révélation coupa un peu le souffle à la mère de Madeleine mais moins que la côte que les deux femmes avaient commencé à grimper.

Arrivées à la ferme, les deux femmes changèrent de vêtements et se mirent au travail. Tout en trayant les Charolaises, la conversation repris, c'est Madeleine qui commença.

"tu sais Maman ! Avec Gustave, on s'est promis de se revoir Dimanche prochain parce que c'est la fête à St Martin c'est pas très loin, j'irai à bicyclette si tu es d'accord".

"On va en parler avec ton père tout à l'heure"

" J'espère qu'il n'y verra pas d'inconvénient, vous pouvez me faire confiance, je suis sérieuse".

"J'y compte bien" répondit la mère. Le dialogue s'arrêta là, chacune d'elles continua son activité, tout en imaginant les suites possibles.

Au cours du souper, c'est la mère qui débuta la conversation. S'adressant à son mari, elle dit : "Je crois que ta fille à quelque chose à te dire et à te demander".

"Oui Papa ; je voudrais aller dimanche à la fête à St Martin.

"Dis-lui pourquoi "enchaîna la mère.

- Bon, c'est parce que j'ai rencontré un gars qui me plaît bien et qui aimerait que l'on se revoie Dimanche prochain.

" Si ta mère n'y voit pas d'inconvénient, je suis d'accord".

"Merci Papa ; tu sais, il est bien !

La conversation s'arrêta sur cet accord, le père se promettant d'en parler un peu plus tard à sa femme. C'est ce qu'il fit, après que Madeleine eut regagné sa chambre. Le sommeil tarda à venir, elle revoyait son après-midi, la gentillesse apparente de ce beau garçon brun mais aussi le désintérêt apparent manifesté par son ancien copain d'école.

Quand le sommeil vint, passé minuit, il fut peuplé de rêves plus merveilleux les uns que les autres. Elle se leva au petit matin, fatiguée certes, mais radieuse.

La semaine lui parut interminable. Elle avait hâte d'être au dimanche. Quand il arriva enfin, c'est parée de sa plus belle robe, qu'elle enfourcha son vélo pour rejoindre celui qui commençait à prendre une place importante dans ses pensées.

Sa mère cette fois-ci ne l'accompagnait pas mais, comme de bien entendu, redoubla de recommandations. Madeleine la rassura et partit rejoindre Gustave.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin de l'automne qui correspondait à la fin des fêtes communales quelques fois un peu éloignées, ce qui n'empêchait pas les deux amoureux de se rencontrer.

Un Dimanche soir, le père de Madeleine lui posa quelques questions plus insidieuses.

-Alors, tu l'aimes ce garçon ? Quel âge a-t-il ? A-t-il fait son service militaire ?

A ces demandes, Madeleine fut toute heureuse de répondre." Oui, Papa je l'aime, il a vingt-deux ans et a fait son service militaire dans l'infanterie". Avec ces réponses, le père montra sa double satisfaction ; il avait lui-même combattu dans cette arme.

- " Bien, dans ce cas-là, tu pourras lui dire qu'il peut venir à la maison ; ça vous évitera de courir les bals ; avec le mauvais temps qui arrive, ça ne sera pas plus mal, et puis ça nous permettra de le connaître. Se tournant ensuite vers sa femme il dit : "Qu'en penses-tu ?

- " je suis d'accord" s'empressa de répondre son épouse.

Madeleine qui n'attendait que cela, remercia ses parents et se promit d'écrire à son amoureux pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Le Dimanche suivant, dès quatorze heures, Gustave un peu inquiet toquait à la porte. Il avait pris soin d'apporter quelques roses cueillies dans son jardin pour les offrir à la maîtresse de maison qui visiblement apprécia. La table était recouverte pour l'occasion d'une toile cirée toute neuve et garnie d'une tarte aux prunes faite maison, La conversation s'engagea, après que le père eut demandé à Madeleine d'aller chercher dans la cave une bouteille de cidre bouché.

Le chef de famille semblait ravi, il pouvait raconter avec force détails, et pour la énième fois, sa guerre de 14/18. Madeleine et sa mère se lançaient des coups d'œil complices car elles connaissaient, pour l'avoir entendue maintes et maintes fois, toute l'histoire.

Après avoir fait avec les deux femmes le tour de la petite exploitation, Gustave proposa de donner un coup de main pour la besogne du soir. Ce fut bien sûr accepté avec enthousiasme, surtout par Madeleine. Gustave resta même pour le souper, c'est ensuite qu'il repartit heureux et conscient d'avoir bien réussi son examen de passage.

Les Dimanches qui suivirent se déroulèrent sur le même schéma et bientôt on parla fiançailles

Au printemps 1938 ; elles furent organisées chez les parents de Madeleine qui, comme le voulait la tradition, invitèrent la mère de Gustave. On parla mariage et une date fut avancée. Les jeunes, en accord avec les parents, fixèrent leur union pour le premier samedi de Juin.

On parla aussi bien évidemment logement pour les futurs époux. Le père de Madeleine reprenant une vieille formule " il faut un nid pour chaque nichée" proposa une solution. La chose fut assez vite réglée. Parmi les dépendances de la ferme, il y avait une petite ancienne maison, où traditionnellement les parents qui laissaient l'exploitation de leurs terres et du bétail se retiraient, elle était disponible. Moyennant quelques rafraîchissements des murs à la chaux, elle pouvait être tout à fait apte à recevoir le nouveau couple.

Tout semblait aller pour le mieux, mais pas dans le meilleur des mondes, sur le plan international, de gros nuages pointaient à l'horizon. De cela les futurs mariés, tout à l'idée d'être bientôt réunis, n'y pensaient pas trop. Les dimanches qui suivirent ils allèrent comme le voulait la coutume, « prier des noces » ce qui voulait dire : faire les invitations des proches parents et amis pour leur mariage. Ils devaient également solliciter la cuisinière ainsi que les jeunes qui feraient le service de table. Il n'était pas question d'aller au restaurant, les familles n'en avaient pas les moyens.

Les jours et les semaines passaient, les préparatifs de la noce occupaient les pensées de chacun et de chacune. Néanmoins Madeleine n'était plus aussi joyeuse. Elle semblait parfois songeuse. Il y avait à vrai dire de bonnes raisons. La santé de son père se dégradait, la situation internationale donnait de plus en plus d'inquiétude, l'Allemagne en particulier, faisait peur. (Il y avait aussi les interrogations que Madeleine se faisait). Avait-elle fait le bon choix ? Gustave allait-il la rendre heureuse autant qu'elle l'avait imaginé au début de leur rencontre ? Bref elle doutait. De temps à autre elle repensait à Roger son ancien copain d'école... Si seulement il s'était intéressé à elle !

Cependant les choses étaient lancées, plus question de faire demi-tour ; après tout, Gustave était gentil, travailleur et il plaisait à ses parents ; il sera sûrement un bon mari pensait-elle.

Le jour du mariage arriva, Madeleine vêtue d'une sobre mais jolie robe blanche, était conduite à l'église par son parrain. Son père, en fauteuil roulant, ne pouvait assumer cette fonction. Il se tenait néanmoins à ses côtés tandis que les deux mamans encadraient Gustave à la fin du cortège.

Au moment de passer la bague au doigt de celui qui venait de devenir son époux aux yeux de l'église, Madeleine fut saisi d'un léger tremblement que peu de gens remarquèrent.

La suite de l'après-midi se passa au café du village pour la plupart des invités ; tandis que les nouveaux époux, montés dans une carriole, visitaient quelques amis proches.

Vers dix-neuf heures, tous se retrouvèrent à la ferme où avait été dressées les tables recouvertes de draps blancs.

Les jeunes du coin, dont Roger faisait partie, avaient été sollicités pour décorer la grange. Ils avaient fait un super travail tandis que la cuisinière et ses aides s'activaient en cuisine.

Le repas se passa admirablement bien, l'ambiance était au top, les chanteurs et les conteurs animaient parfaitement la soirée. Tous les invités oubliaient momentanément leurs soucis.

Après le dessert, une superbe pièce montée avec à son sommet la figurine de mariés, un des invités mit aux enchères la jarretière de la mariée, comme le voulait la tradition.

Le but de cette pratique ancienne était d'apporter aux jeunes époux un peu d'argent pour aider à leur installation. La mariée qui devait monter sur une table, avait auparavant mis une jarretière au-dessus de son genou gauche. Contrairement aux ventes aux enchères des salles des ventes, les convives annonçaient 10 ou 20 francs qu'ils mettaient dans la corbeille. La personne qui déposait le dernier billet avait le droit d'aller chercher la jarretière sous la robe de la mariée. Bien évidemment, il n'y avait que les hommes, ces coquins qui participaient, sous le regard quelquefois réprobateur de leurs épouses quand ils se montraient un peu trop généreux. Les serveurs, qui avaient pratiquement terminé leur travail, pouvaient également participer. Roger avait patiemment attendu que les porte-monnaie des uns et des autres se vident pour entrer dans la compétition. C'est lui, qui finalement remporta le droit de décrocher la jarretière sous les applaudissements de l'ensemble des convives.

Quand il mit sa main sous la robe de la mariée pour prendre son trophée et qu'elle effleura le bas de sa cuisse, Madeleine sentit un trouble l'envahir, le rouge lui vint aux joues et fut près de défaillir. Gustave l'aida à redescendre de son piédestal, l'orchestre engagé pour l'occasion entama une série de danses inaugurée comme le voulait la tradition par Gustave et Madeleine remise des émotions qu'elle venait de vivre. Après cette danse inaugurale, pratiquement toute la noce entra en scène sur le parquet loué pour l'occasion.

Vers une heure du matin, l'ambiance était à son comble. C'est le moment que les jeunes époux choisirent pour partir en catimini et rejoindre, avec la complicité du propriétaire de la carriole, la petite chambre prêtée par des amis pour la circonstance.

Les nouveaux mariés firent connaissance avec l'amour physique. Comme la plupart des jeunes gens de l'époque, ils étaient restés chastes avant le mariage. Madeleine méritait bien la robe blanche, symbole en ce temps-là de virginité.

Le reste de la nuit fut conforme à ce qu'ils avaient imaginé. Gustave était ravi et manifestait sa satisfaction. Madeleine ne voulait pas le décevoir, se disait aussi très heureuse. Pourtant, le plaisir fantasmé pendant les mois précédents, avait été en deçà de ce qu'elle avait imaginé. Elle pensa néanmoins que la fatigue de la journée, l'inexpérience de tous les deux en étaient la raison principale.

Les quelques trois mois qui suivirent se passèrent sans événements notoires pour le jeune couple ; Gustave qui vivait désormais à dix kilomètres de son travail, acheta une moto de marque Terrot. Ainsi, il rentrait plus vite près de sa chérie et quand les deux femmes n'avaient pas terminé le travail de la ferme, il leur donnait un coup de main appréciable.

Le 3 Septembre 1939, un Dimanche, vers 20 heures, quand Gustave alluma le poste de radio pour écouter les informations, une terrible nouvelle répétée en boucle les glaça d'inquiétude. La France et L'Angleterre entraient en guerre contre l'Allemagne. Ce que tout le monde craignait depuis quelques mois, était arrivé. Madeleine et Gustave se regardèrent, ils étaient comme pétrifiés ; qu'allaient-ils devenir ? La nuit qui suivit, ils ne purent trouver le sommeil. Ils attendaient le lendemain pour avoir plus d'informations. Le lendemain en effet ils en surent davantage, l'ordre de mobilisation générale daté du deux septembre, donc la veille de la déclaration de guerre était arrivé et affiché dans les mairies. En s'y rendant Gustave comprit tout de suite qu'il était concerné et ne pouvait faire valoir aucune raison d'exemption. N'ayant pas d'enfant, il n'était pas soutien de famille. Il avait effectué son service militaire peu de temps auparavant donc apte et n'étant pas agriculteur, il ne pouvait faire partie des personnes mobilisées sur place, pour produire le nécessaire à l'alimentation du peuple Français.

Le Maire lui conseilla de consulter son livret militaire pour savoir quel était le centre mobilisateur où il devait se rendre dans les plus brefs délais.

Le surlendemain, après avoir dit au revoir à presque toute sa famille et avoir donné et aussi reçu maintes recommandations, il embrassa une dernière fois Madeleine et prit le train pour Dijon la garnison indiquée sur son livret militaire.

Le train était bondé, rempli d'hommes jeunes. Certains étaient catastrophés et avaient peine à retenir leurs larmes. D'autres au contraire jouaient les fanfarons, peut-être pour se rassurer. Gustave ne cessait de penser à Madeleine, qu'allait-elle devenir ?

Après deux jours passés à Dijon, occupés par une visite médicale sommaire et aussi à récupérer un équipement militaire, il dut rejoindre son régiment d'affectation situé dans L'Est de la France. Comme il s'y attendait, puisqu'il avait fait son service dans l'infanterie, c'était dans un bataillon d'infanterie qu'il allait combattre les Allemands.

Les premiers temps, sur le front, rien ne se passait hormis les concentrations de troupes, on ne se serait pas cru en guerre. Gustave et Madeleine échangeaient des lettres régulièrement.

Si rien ne se passait sur le front, il n'en était pas de même à la ferme. La mère de Madeleine tomba malade et dut garder le lit pour une quinzaine de jours. Madeleine ne pouvait plus tout assumer seule. Un jour Roger, qui se retrouvait au chômage, vint proposer

son aide, peut-être pas sans intentions derrière la tête. Madeleine accepta, d'autant que la moisson n'était pas toute rentrée. Il ne se passa rien d'extraordinaire ce jour-là. Madeleine se garda toutefois d'en parler à Gustave dans le courrier qui suivit.

Un mois plus tard, après avoir pris son "rang" comme on faisait à cette époque où il n'y avait pas encore de moissonneuses-batteuses ; Madeleine sollicita les quelques hommes du voisinage, ceux qui trop jeunes ou trop vieux n'étaient pas sous les drapeaux, pour donner un coup de main lors du battage de la récolte. Roger était du nombre. Après une journée de labeur intense, un souper rassembla les travailleurs. La guerre bien entendu fut le principal sujet de conversation. Petit à petit, les convives s'en allèrent rejoindre leurs épouses. Roger que rien ne pressait, était resté seul avec Madeleine. C'est alors que l'orage, qui avait menacé toute la journée éclata. Il pleuvait des cordes, cela ne semblait pas devoir se calmer. Pour Roger, qui était venu à bicyclette, il semblait bien difficile de repartir. Tous les deux commencèrent à échanger des souvenirs d'école. Petit à petit, une certaine complicité s'installa. Comme la pluie ne cessait pas, Madeleine proposa à Roger de ne repartir que le lendemain. Roger accepta la proposition. Le désir était si évident qu'il se lisait dans les yeux de l'un et de l'autre et tout naturellement, un quart d'heure plus tard, ils se retrouvèrent dans l'unique lit de la petite maison.

Pour les deux anciens copains d'école, et à présent amants, ce fut une folle nuit d'amour. Le lendemain matin, Roger fatigué mais heureux, prit congé de Madeleine qui était elle aussi très fatiguée mais fortement troublée par ce qu'elle venait de vivre.

Les jours qui suivirent, les nouveaux amants ne se virent pas. Madeleine culpabilisait. A certains moments, elle se disait que c'était la première et dernière fois, que cela ne se renouvellerait pas. A d'autres, elle mourait d'envie de revoir Roger. L'occasion se présenta quelques semaines plus tard et tous les deux ne se refusèrent pas l'un à l'autre.

Le lendemain de cette seconde rencontre amoureuse, Madeleine reçut une lettre de Gustave. Celui-ci était heureux de lui annoncer qu'il allait bénéficier d'une permission d'une semaine et qu'il arriverait deux jours plus tard. Cette annonce mit Madeleine assez mal à l'aise ; bien sûr elle était heureuse de revoir son mari mais elle se posa la question : l'aimait-elle encore ? Elle n'eut en fait pas trop longtemps à cogiter, Gustave arriva un jour plus tôt qu'annoncé. Il avait voulu faire une heureuse surprise à sa femme. Madeleine mesura alors les risques qu'elle avait pris. Si son homme était arrivé sans prévenir au moment où elle était dans les bras de son amant ; que ce serait-il passé ? Elle frémit en y pensant.

L'accueil fut néanmoins chaleureux, rien ne pouvait laisser penser à Gustave que sa jeune épouse vivait des moments si particuliers. Il trouva tout de même que Madeleine semblait inquiète. Il se dit, qu'elle craignait certainement les dangers qu'il encourait sur le front. Il la rassura car il n'avait jusqu'à- lors rencontré aucun Allemand. Les premiers mois, c'était en fait une drôle de guerre où chaque armée campait sur ses positions.

La semaine passa très vite, Gustave repartit rejoindre sa compagnie. Sur le quai de la gare, les deux époux s'embrassèrent longuement et essuyèrent quelques larmes. Gustave attendit le dernier moment pour grimper dans la Micheline qui s'éloigna lentement jusqu'à disparaître complètement à l'horizon.

De retour au bataillon, Gustave fut convoqué au bureau du capitaine. Il se demandait bien pour quelle raison. Il ne tarda pas à l'apprendre. Son chef lui reprocha d'être en retard d'une journée, cette réprimande était justifiée ; Gustave s'était effectivement trompé de date. Ce qui était le plus grave, c'est qu'il allait être versé dans les commandos.

Le commando était en principe composé de six militaires volontaires, ou affectés par mesure disciplinaire, c'était le cas de Gustave. Commandé par un sous-officier, son rôle consistait à s'infiltrer dans une zone ennemie et tenter de faire quelques prisonniers pour obtenir des renseignements. Les adversaires utilisaient des méthodes identiques. Les incursions se faisaient surtout la nuit.

Les premiers temps, tout se passa bien, seule la rencontre fortuite d'animaux sauvages donnait quelques frayeurs à la petite section. Le groupe n'avait pas encore rencontré d'ennemis.

Malheureusement, cette relative tranquillité ne dura pas. Une nuit, brusquement, une fusillade cloua sur place les six Français. Ils se mirent à plat ventre aussitôt. Ils ne savaient pas d'où venaient les tirs. Le sous-officier touché par une balle gémissait. Gustave était indemne. Aussitôt encerclés par un groupe d'Allemands qui les tenaient en joue, celui qui paraissait le chef leur ordonna de jeter leurs armes. Toute résistance était vaine. Le groupe subit une fouille en règle, il fut désarmé, fusils, cartouches et grenades changèrent de mains.

Le sous-officier touché au niveau du cœur agonisait, il fut laissé sur place, les autres soldats attachés deux par deux furent emmenés vers un campement où un capitaine ennemi les interrogea tout le reste de la nuit.

Quatre jours plus tard, en début d'après-midi, le maire du pays accompagné d'un gendarme vint frapper à la porte de Madeleine. La jeune femme, en les voyant arriver, faillit se trouver mal. Tout de suite elle pensa au pire. Le Maire lui révéla que le Ministère des armées l'avait informé de la disparition de son mari mais que Gustave était sans doute prisonnier. Il n'en savait pas plus pour le moment.

Cette nouvelle, qui arrivait quelques jours avant Noël, n'était malheureusement pas la seule.

Son père, malade depuis longtemps, était au plus mal. Le médecin de famille avait prévenu qu'il ne verrait pas la fin de l'année. En effet, trois jours avant le bout de l'an, il poussa son dernier soupir. L'enterrement qui eut lieu le trente décembre se déroula en présence du peu de famille qu'il avait, mais presque tous les anciens du village étaient là. La mère de Madeleine semblait très fatiguée, c'est avec l'aide de deux amies qu'elle réussit à suivre la cérémonie.

Deux jours plus tard, bien qu'il fût de tradition de se souhaiter la Bonne Année, personne n'avait le cœur à ça. Madeleine plus inquiète que jamais sur le sort de son mari, guettait tous les jours le facteur. Aucune missive venant de lui ou du ministère des armées ne lui parvint dans les premières semaines de janvier. Seules quelques lettres de condoléances et Roger qui passait de temps en temps lui apportaient un peu de réconfort. On était bien loin des moments intimes et heureux passés les mois précédents. Une sorte de culpabilité mêlée à l'inquiétude les paralysait tous les deux.

En Janvier Madeleine fut étonnée de ne pas avoir ses règles. Elle pensa que la situation des dernières semaines en était la cause et ne s'en inquiéta pas outre mesure.

Fin janvier, le facteur passa plus tôt que d'habitude, tout joyeux, il annonça à Madeleine :

"Tu as une lettre de Gustave." Il avait reconnu l'écriture. Fiévreusement, Madeleine lui arracha presque des mains. C'était en effet son mari qui lui faisait part de sa situation. Il confirma qu'il était prisonnier dans un camp quelque part en Allemagne avec d'autres soldats Français, qu'il n'était pas maltraité et qu'il ne fallait pas trop s'inquiéter.

Madeleine rassurée sur la situation de son homme avait malheureusement d'autres soucis, sa mère ne se remettait pas de la mort de son mari et semblait décliner de jour en jour, elle ne mangeait presque plus, ses forces l'abandonnaient. Heureusement en cette période d'hiver il n'y avait pas grand-chose à faire dans la petite ferme, excepté les deux vaches à traire et les quelques volailles à soigner.

Une autre grosse inquiétude torturait Madeleine. Début février, elle n'avait toujours pas ses règles, et comme à cela s'ajoutaient des nausées quotidiennes, elle craignait d'être enceinte. Les semaines qui suivirent amplifièrent ses doutes. Début mars les symptômes ne disparaissaient pas elle consulta le médecin de famille. Celui-ci, après examen, confirma ses craintes. Madeleine qui dans d'autres circonstances aurait été ravie fut catastrophée, Elle envoya aussitôt une lettre à son mari l'informant de la situation. Elle reçut en retour mille recommandations. Mais pour elle, le moment ne pouvait pas être plus mal venu. Sa mère était au bout du rouleau et semblait renoncer à survivre. Chaque jour elle disait à sa fille qu'elle voulait rejoindre son défunt mari. Madeleine l'informa de sa situation dans l'espoir d'occasionner un sursaut. Rien n'y fit et elle décéda à l'arrivée du printemps.

Une autre chose préoccupait la jeune femme. Qui était le père de l'enfant ? Son mari ou Roger ? Le médecin s'était montré assez évasif sur la date de la conception. Madeleine y pensait sans cesse, elle calculait et recalculait sans trouver l'apaisement.

Les semaines et les mois passèrent. Le huit Mai 1940, soit huit mois après la déclaration de guerre, la France incapable de faire face aux troupes Allemandes demanda l'armistice. Des centaines de milliers de soldats furent faits prisonniers et partirent dans les camps en Allemagne. Gustave vit arriver de nombreux compatriotes. Sa situation changea, il fut affecté dans une ferme afin d'effectuer les travaux agricoles. Le chef de famille était enrôlé dans les troupes sur le front de l'Est. Sa femme ne pouvait assumer seule tout le travail.

Gustave y gagna en qualité de vie. La nourriture en particulier était plus abondante et de bien meilleure qualité ; Contrairement à beaucoup d'autres prisonniers mal nourris, il ne demandait pas de colis que de toute façon Madeleine aurait eu du mal à lui envoyer.

Après une période d'observation mutuelle, la relation devint plus détendue Gustave, homme courageux de nature, était apprécié. Les échanges épistolaires avec Madeleine se poursuivaient à la cadence d'une lettre par semaine.

Les mois passaient, la grossesse suivait un cours normal. Les tickets de rationnement n'avaient pas encore fait leur apparition, Madeleine s'en sortait avec ses deux vaches et ses volailles. Elle avait loué les terres labourables à des voisins. La vie était difficile certes mais la future maman se faisait un devoir de tenir le coup pour son mari et pour l'enfant qui allait naître.

Vers la fin de Juillet Alors qu'une amie qui passait de temps en temps chez Madeleine pour lui dire un amical bonjour était là, Madeleine un peu affolée perdit les eaux. Son amie avait eu trois enfants, elle la rassura et alla chercher la mère Durand qui faisait dans le secteur office de sage -femme.

Bien que ce soit son premier enfant, l'accouchement se passa au mieux. Un solide garçon de trois kilos cinq cents fit son entrée dans le monde. La sage-femme, marqua son étonnement ; Madeleine lui avait dit que le terme n'était pas encore arrivé.

L'amie qui était veuve et n'ayant pas de problèmes de disponibilité, proposa à la jeune maman de venir pendant quelques jours, lui apporter son aide. Madeleine bien sûr accepta avec plaisir. Il fallait aller à la mairie déclarer l'enfant, lui donner un prénom. Avec son mari, ils avaient évoqué plusieurs prénoms, en fonction du sexe de l'enfant ; mais comme ils pensaient qu'il restait du temps ; la décision n'était pas encore prise. Finalement elle opta pour Gustave comme celui de son mari. Elle pensa qu'il serait content.

Comme il n'était pas question de faire le baptême en l'absence du père ; le curé passa pour ondoyer l'enfant. Cette pratique était très utilisée pendant la guerre, car, pour la religion Catholique, si l'enfant mourait sans avoir été baptisé il ne pouvait aller au Paradis à cause du péché originel. Comme il ne méritait pas non plus aller en enfer, il allait dans les Limbes.

Les premiers mois après l'accouchement se passèrent bien. Madeleine avait bien récupéré, le bébé poussait normalement. Les échanges de courrier avec son mari étaient ponctuels, il n'était pas malheureux dans la ferme où son employeuse le laissait gérer le travail à sa convenance. Une seule chose préoccupait la jeune femme : Qui était le père de l'enfant ? Plus elle le regardait, plus elle trouvait qu'il ressemblait davantage à Roger qu'à Gustave.

Roger, se faisait discret, il n'avait pas revu Madeleine depuis son accouchement. Un soir il décida de lui rendre visite. En le voyant arriver ; le cœur de Madeleine se mit à battre très fort, les larmes coulèrent sur ses joues. Roger, également très ému, ne savait quoi dire. Quand ils eurent repris leurs esprits, Madeleine fit part de ses préoccupations. Roger ne savait quoi penser. Ensemble, ils refirent les calculs à plusieurs reprises, Invariablement, ils tombaient sur les mêmes conclusions, Roger devait être le père !

Après avoir décidé de se revoir pour convenir d'une position commune, les désormais ex-amants se quittèrent, aussi préoccupés l'un que l'autre. Rien ne pressait, toutefois, car la situation internationale n'évoluait pas beaucoup.

Vers la Toussaint 1940, un événement dramatique vint tout bouleverser. Le petit Gustave fut pris de diarrhée et de vomissements. Le médecin appelé constata une importante déshydratation et l'emmena lui-même à l'hôpital. Malheureusement il était déjà trop tard et l'enfant succomba le lendemain de ce mal redouté des familles et que l'on appelait la diarrhée verte.

Madeleine eut un immense chagrin ; les voisins firent tout ce qu'il était possible de faire pour la reconforter, mais elle culpabilisait. Croyante, elle voyait là une punition divine.

Gustave prévenu par le maire du pays, écrivait chaque jour à sa femme. Il recevait en retour une lettre par semaine où l'encre était souvent délavée par des larmes tombées sur le papier.

Le temps passait lentement, l'an 41 bouscula la triste année 40 et prit sa place. Au mois de Mars, le printemps apporta ses premiers rayons de soleil et réveilla la nature. Madeleine en ressentit les bienfaits. Petit à petit, bien que la situation sur le plan mondial engendrât une morosité générale, entourée par ses voisines, elle retrouvait le goût de vivre. Pourtant, le couvre-feu, l'apparition des tickets de rationnement, la suspicion de collaboration pour certaines personnes, le marché noir etc., tout contribuait à entretenir un pessimisme quasi général.

Seule la correspondance avec Gustave, toujours bien traité, la rassurait. Madeleine savait toutefois que le courrier était censuré et que Gustave ne pouvait tout dire.

Dans ce petit coin du centre de la France ; la vie était au ralenti tout comme l'activité. Les troupes Allemandes étaient assez peu visibles, les gens n'apercevaient que rarement les uniformes vert de gris. Une chose toutefois inquiétait les jeunes hommes comme Roger. En 1943, certains d'entre eux avaient reçu une convocation, et devaient se présenter à la kommandantur pour visite médicale en vue de partir travailler en Allemagne.

Présentant le danger, Roger quitta le domicile familial en prévenant ses parents sans toutefois dire où il allait. Aussi, quand le facteur apporta le fameux télégramme lui enjoignant de se présenter, il ne put le remettre en mains propres. Quelques jours plus tard les gendarmes se présentèrent, ils ne purent que constater son absence. Après avoir été longuement interrogés et visités à de nombreuses reprises, on les laissa enfin tranquilles.

Pendant ce temps, Roger avait trouvé refuge là où il savait être bien accueilli, chez Madeleine. Il se cachait le plus possible, cette petite ferme isolée s'y prêtait d'autant mieux que Madeleine avait récupéré un chien qui avertissait si quelqu'un approchait des bâtiments.

Ce qui devait arriver arriva, il ne se passa pas longtemps avant que les anciens amants ne se retrouvent. Pour la nourriture, ce n'était pas toujours facile à cause du rationnement mais Roger cultivait le jardin et le soir, il tendait des collets qu'il récupérait le matin, bien souvent avec un lapin pris au piège.

La vie se déroula ainsi pendant une année. En Juin 44 l'annonce du débarquement mit la France en effervescence. Dans les jours qui suivirent, les alliés progressaient, bousculant les troupes Allemandes. Un peu partout, les maquis se constituaient ou sortaient de l'ombre.

Roger en profita pour quitter la clandestinité et s'enrôla dans l'un d'eux. Enfin vers le 20 Août, les Américains passaient dans la commune. Roger qui n'avait pas envie de continuer la lutte, refit surface chez ses parents il leur fit croire qu'il avait passé tout le temps de son absence au maquis.

Pendant ce temps, Gustave, toujours dans la ferme Allemande, avait que peu accès aux informations et ne connaissait la situation que par le courrier de Madeleine. "Sa patronne" n'avait plus du tout de nouvelles de son mari, parti sur le front de l'Est en pleine déconfiture.

Une chose turlupinait Gustave, il avait reçu une lettre anonyme très laconique. Cette lettre dont il ne reconnaissait pas l'écriture disait : "Il est grand temps que tu reviennes pour reprendre ta place" Il se demandait ce que ce corbeau voulait dire. Les doutes l'envahirent. Dans les échanges suivants il n'en fit pas mention, mais plus les jours passaient, plus les soupçons envahissaient son esprit. Sa mémoire le ramena en arrière, au temps de sa dernière permission, la grossesse de Madeleine, son accouchement un mois avant terme, toutes ces choses réunies, alimentaient ses soupçons. Et si sa femme le trompait depuis son départ ? ?

Par moments, il se disait qu'il avait certainement tort de se faire des idées pareilles mais cette lettre avait instillé dans sa tête comme un poison dont il ne pouvait se débarrasser. Il avait doublement hâte que cette guerre se termine et sa captivité avec. Dans la ferme où il travaillait le climat était devenu d'une morosité inconnue jusque-là. Son employeuse, toujours sans nouvelles de son mari avait souvent les yeux rougis par les larmes. De son côté Gustave avait perdu son entrain et paraissait de plus en plus songeur. Un soir, alors qu'avec le temps ils avaient appris à se parler dans un langage mi-Allemand, mi-Français, ils se confièrent mutuellement leurs craintes. A partir de ce jour les relations devinrent plus cordiales, tous les deux étaient victimes des absurdités de cette foutue guerre qui les rendait si malheureux

Le temps s'écoulait lentement, mais chaque jour qui passait les rapprochait de la fin de la guerre. Début Mai 45 les troupes Allemandes en pleine débandade fuyaient devant les alliés. Certains prisonniers, notamment ceux qui comme Gustave étaient dans les fermes, partaient et cherchaient un moyen pour rentrer en France. C'était une pagaille indescriptible. Il n'y

avait pas de train, les routes étaient embouteillées. Dans les villes, un bureau se chargeait de recenser tous les prisonniers, sans pouvoir leur dire quand ils pourraient quitter ce pays où ils étaient en captivité depuis cinq longues années. Gustave s'y rendit, se fit inscrire mais on lui précisa qu'il ne partirait pas avant une quinzaine de jours. Il envoya une lettre à Madeleine pour l'informer de sa situation, lui dire aussi de ne pas s'inquiéter.

Il pensa retourner à la ferme, mais une autre idée germa dans sa tête, motivée par les doutes qui étaient apparus ces derniers temps. Il décida de regagner son domicile par ses propres moyens. Il avait déjà calculé qu'il lui fallait parcourir environ 400 kilomètres. Cela ne lui parut pas impossible. Il fallait simplement trouver deux choses, un bon vélo et des habits car il n'avait que des vêtements militaires. Cela lui parut réalisable. Il y avait tant de domiciles qui avaient été abandonnés par les familles Allemandes fuyant devant l'avancée des alliés. Gustave n'eut pas besoin d'aller bien loin, une heure plus tard, il avait ce qu'il cherchait. Avec un coup de pédale décidé, il parcourut quatre-vingt kilomètres le premier jour, s'arrêtant pour manger ou boire de temps en temps. Il avait un peu d'argent, sa désormais ex patronne, sans qu'elle soit obligée de le faire, lui en donnait de temps à autre.

Le premier soir, il coucha dans une ferme où il n'y avait apparemment pas âme qui vive. Une meule de foin sous une grange fit son affaire. Fatigué par les efforts de la journée, il dormit comme un loir. Le lendemain matin, Il en profita pour prendre une musette et quelques victuailles laissées à l'abandon, enfourcha sa bécane et repartit cap à l'Ouest.

Le démarrage fut un peu laborieux, les jambes étaient fatiguées et la selle n'était pas tendre avec lui ; Néanmoins, il fit la même distance que la veille. Il eut le bonheur de rencontrer un autre type qui l'accompagna pendant une bonne partie du parcours. Il venait lui aussi d'une ferme où il était prisonnier mais comme il était Alsacien, il n'avait pas une distance aussi longue à parcourir. Cette compagnie permit à Gustave de trouver la route moins longue mais aussi de ne pas trop penser à ce qui le préoccupait : la possible infidélité de Madeleine.

Le second soir, il rechercha une situation à peu près similaire à celle de la veille. Il n'eut pas le même bonheur et se contenta d'une couverture empruntée sur un fil à linge, s'enroula dedans et dormit à la belle-étoile.

Réveillé tôt par l'inconfort mais aussi par le soleil qui pointait déjà, il repartit, les muscles endoloris, vers la frontière qu'il espérait bien atteindre avant la nuit. Plus il en approchait, plus la crainte de se faire interpeller grandissait. Un moment, il se dit que c'était pure folie, qu'il n'aurait jamais dû se lancer dans pareille aventure. Mais c'était trop tard, il avait parcouru la moitié du chemin, dans trois ou quatre jours il serait chez lui, et peut-être se faisait-il de mauvaises idées, Madeleine l'attendrait avec impatience, elle le chérirait. Toutes ces pensées le faisaient pédaler plus vite. Ce qui l'inquiétait beaucoup, c'était le passage du Rhin, le fleuve était large, il pouvait se faire arrêter, il n'avait aucun papier à présenter pour justifier sa présence.

En fin de soirée Mulhouse se profilait dans le soleil couchant. Un pont était là, enjambant le fleuve. De l'autre côté c'était la France. Devait-il tenter le passage dès le soir même ou attendre le lendemain ? Gustave réfléchissait tout en longeant le Rhin. Il arriva devant une cabane en planche, il pensa qu'éventuellement il pourrait y passer la nuit au besoin. La porte était fermée avec un cadenas, mais avec un bout de ferraille il pouvait le faire sauter, ce n'était pas un problème.

Il attendit une demi-heure, la nuit commençait à envelopper le paysage, il mit son idée à exécution. Le cadenas céda rapidement. La porte ouverte, Gustave eut l'heureuse surprise de constater que la cabane abritait un petit bateau. Il n'en demandait pas tant.

De ce fait, il décida de faire la traversée le soir même. Il attendit qu'il fasse un peu plus sombre encore et tenta l'aventure.

Une-heure plus tard, après avoir mis son vélo sur l'embarcation, il s'improvisait marin d'eau douce. C'est avec de vigoureux coups de rames et une lutte contre le courant, qu'il atteignit l'autre rive. Il ne put s'empêcher d'embrasser ce sol de France qu'il avait quitté depuis si longtemps.

De l'endroit où il était, Gustave entendait une musique, il s'approcha, constata qu'en fait c'était un bal populaire sur la place d'un petit village. Les gens fêtaient la fin de la guerre. Ils étaient euphoriques. Une buvette, un marchand de gaufres et autres pâtisseries permettaient de se restaurer ; Il en profita et fit une provision pour le lendemain. Pour régler ses achats, il n'avait que des marks, ils furent acceptés avec un peu de réticence mais il expliqua en partie sa situation, on ne lui en demanda pas plus. Un brave type entendant la discussion lui proposa même d'échanger quelques billets. Gustave accepta avec beaucoup de gratitude.

Tout se déroulait au mieux, Gustave avait évité jusqu'alors toutes les embûches, il avait de l'argent Français, il se rapprochait chaque jour davantage de sa chère et tendre, il était très heureux. Pour dormir, il avisa une maison pratiquement détruite par un obus mais qui lui offrait tout de même un abri de fortune.

La journée suivante fut à la fois un délice et un calvaire. Un délice parce qu'il avait retrouvé la France et des Français heureux d'en avoir fini avec la guerre, même s'ils n'avaient pas retrouvé la situation d'avant le conflit, ils étaient plein d'espoir. Si la journée était en même temps un calvaire, c'était à cause de la topographie du terrain, les côtes se succédaient, il fallait appuyer plus fort sur les pédales ; Le vélo n'avait pas de dérailleur, Gustave devait mettre pied à terre pour franchir certaines grimpettes. Malgré toutes les difficultés qui se présentaient, le soir il n'était plus selon ses calculs, qu'à 80 kilomètres de chez lui et ces 80 kilomètres, il comptait bien les franchir et arriver le jour suivant.

Pendant ce temps-là, à la ferme, Madeleine pensant que son mari n'arriverait pas avant une huitaine de jours, n'était pas seule. En effet, les relations avec Roger n'avaient pas cessé.

Compte tenu du retour annoncé de Gustave, les deux amants avaient décidé de mettre un terme à leur liaison. La jeune femme redit à son amoureux combien elle l'aimait, qu'elle l'avait toujours aimé, et qu'elle l'aimerait sans doute toujours ; mais qu'elle aimait également son mari. Roger compréhensif, s'attendait à cette décision. Tous deux se promirent "si le destin le voulait " de se retrouver un jour.

De ce fait, ils décidèrent de passer une dernière nuit ensemble.

Vers deux heures du matin, Gustave qui avait trouvé un refuge pour la nuit pas loin d'une ligne de chemin de fer fut réveillé par un train. Excité par l'idée de retrouver son domicile et son épouse, il n'arrivait pas à se rendormir. L'idée de partir et de rouler de nuit lui vint. Il avait une dynamo sur son vélo ; cela ne posait pas de problème. Il enfourcha donc sa bécane une dernière fois. Quatre heures plus tard, la pancarte de son village était en vue. Gustave en tremblait d'émotion. Cinq cent mètres encore à parcourir et il serait devant sa porte. Le jour se levait, il n'avait même plus besoin d'éclairage pour voir un chemin qu'il connaissait.

Les arbres avaient beaucoup poussé, ils n'avaient pas été élagués depuis son départ. Il se promit de redoubler de courage, de rattraper le temps perdu et de remettre la ferme en état.

Il posa son vélo contre le mur de l'étable. Il savait que le chien était mort depuis quelques

mois, Madeleine lui avait dit dans un courrier. Les deux vaches étaient là, paraissaient dormir. Il se dirigea vers la petite maison où Madeleine et lui avaient vécu les premiers temps de leur amour. Gustave en fit le tour. Il se dirigea ensuite vers la maison principale occupée autrefois par les parents mais à présent par Madeleine ; il la contourna, hésita, que dirait sa femme, en le voyant ? N'allait-elle pas se trouver mal ? Arrivé au pignon de la maison, il s'aperçut que la fenêtre de la chambre était entre-ouverte, Il écarta un peu le double-rideau et là, grâce à la lumière du jour, ce qu'il vit le pétrifia : deux corps enlacés qui dormaient à poings fermés. Il n'en croyait pas ses yeux, pensa faire un cauchemar. Ce n'était pas possible ! Sa femme ! Oui c'était sa femme ! Sa Madeleine qu'il aimait tant ! Elle le trompait ! Elle le faisait cocu pendant qu'il était prisonnier ! Avec qui ? Il ne voyait pas le visage de l'homme qui la tenait enlacée. Il recula, ainsi c'était bien ça ! Ses doutes étaient fondés, il se rappela la lettre anonyme.

Gustave, ivre de colère et de déception n'était plus maître de lui-même. Se rappelant soudain, qu'avant de partir à la guerre, il avait caché son fusil de chasse et des cartouches dans le grenier de la grange sous un tas de sacs, il courut les chercher.

Au moment où Gustave écarta à nouveau le rideau, la lumière réveilla les deux amants. Ils se redressèrent mais n'eurent pas le temps de dire un mot. Une double détonation troubla le silence matinal. L'un après l'autre, les deux corps retombèrent lourdement sur l'oreiller.

Cinq minutes plus tard, les plus proches voisins, réveillés par les deux détonations en entendirent une troisième. Croyant avoir à faire à des braconniers, ils ne s'en préoccupèrent pas. C'est seulement vers midi, en entendant meugler les vaches de façon peu ordinaire, qu'ils se rapprochèrent et découvrirent trois corps sans vie.

Gustave, après avoir accompli son forfait, avait retourné l'arme contre lui pour rejoindre dans la mort celle qu'il aimait tant.

Octobre 2024